



«Vivre dans le temps présent»

Alexander Grodensky est le nouveau rabbin libéral d'Esch-sur-Alzette.

En juin dernier, à seulement 31 ans, ce jeune Russe a pris la relève à la synagogue libérale de la rue du Canal.

Entretien avec notre journaliste Frédéric Braun

Comment devient-on rabbin dans la Métropole du fer?

Alexander Grodensky : Il s'agit de mon premier emploi. J'ai décroché mon diplôme en août, puis j'ai été ordonné le 31 à Bielefeld, où j'ai reçu le titre rabbinique. En général, c'est la communauté qui élit le rabbin. Dans mon cas, c'est la direction qui a tranché. Mais le marché est ouvert : tous ceux qui sont rabbins et en portent les qualifications nécessaires sont éligibles. Ce n'est pas comme au sein de l'Église catholique où vous êtes nommé à un poste sans avoir le choix. La recherche d'un rabbin a lieu par le biais des écoles, qui entrent en contact avec les différentes associations rabbiniques. J'avais plusieurs options et parmi elles il y avait le Luxembourg, mais aussi Vienne.

Vous êtes né au Tadjikistan...

Oui, à Douchanbé, qui en est la capitale. Ma famille est originaire de la Lituanie, mais avec les déplacements et la guerre, ils ont fini par atterrir en Asie centrale, où j'ai donc passé mes six premières années. Plus tard, nous avons émigré en Russie. Je parle donc le russe, qu'on utilisait aussi bien dans ma famille qu'à l'école. J'ai également la citoyenneté russe.

Venez-vous d'une famille religieuse?

Mes arrière-grands-parents étaient la première génération à ne plus l'être. Ils avaient quitté la Lituanie avant la Première Guerre mondiale. Ils étaient communistes et membres du parti. C'était l'époque révolutionnaire, avec l'espoir d'une vie meilleure. Ils avaient vraiment embrassé cette vie nouvelle, avaient réussi à échapper au shtetl (NDLR : petite ville ou quartier juif vivant en quasi-autarcie en Europe de l'Est), à l'esprit étroit, à l'oppression et à la pauvreté. On a souvent tendance aujourd'hui à romantiser le shtetl, mais la réalité était tout autre.

Et en Russie, où viviez-vous?

Ma famille s'est installée dans la République des Komis, au nord de la Russie, pas loin de la capitale. On est donc passés en quelque sorte de 40 °C à moins 40 °C. En Asie centrale, il fait chaud, on a du beau temps et beaucoup de fruits. Mais Komi, ça a été un grand changement. C'est là que j'ai passé mes années de lycée, avant de me rendre à Saint-Petersbourg, puis à Vienne, et avant de venir ici (*il sourit*). Ça a été un long chemin.

Êtes-vous allés en Russie à cause de la guerre civile du Tadjikistan?

En fait, nous avons émigré bien avant. Ce n'était pas lié à la guerre (1992-1997), même si à cause d'elle mes grands-parents ont dû nous rejoindre plus tard. Toute ma famille est soit partie vivre en Israël, soit en Allemagne. Il ne me reste donc plus de famille au Tadjikistan.

Est-ce que le judaïsme a été important dans votre jeunesse?

Pas vraiment. Nous étions une famille soviétique comme les autres. Notre judéité était avant tout une composante ethnique ou culturelle,

et non religieuse. Pendant des années, ma famille a fait partie du Parti communiste. Nous n'observions pas les jours fériés. Probablement, la dernière génération à l'avoir fait a été celle de mes arrière-grands-parents. Je me souviens toutefois que dans ma prime enfance, des dispositions avaient été prises pour Pessa'h (NDLR : la Pâque juive). Je me souviens aussi d'un repas traditionnel à l'occasion de Pourim (NDLR : fête juive qui commémore la délivrance des juifs de l'Empire perse). Au fond, ce qui avait survécu à travers le temps, c'étaient les plats traditionnels, l'humour juif et les liens familiaux. Puis, dans les années 90, j'allais encore à l'école, il y eut en Russie une sorte de mouvement général de retour aux racines qui a consisté à se demander qui on était véritablement et quelle était la composante culturelle et religieuse de notre identité. Et c'est ainsi que j'ai fini par me retrouver à la synagogue de Saint-Petersbourg. Ces années ont été très enrichissantes pour moi.

Ressentiez-vous un vide en vous?

Pas vraiment un vide... Il s'agissait plutôt de faire partie de quelque chose de plus grand, alors que ma génération n'a été juive que dans un sens formel. Cela s'était perdu au cours des générations, jusqu'au jour où vous vous demandez ce qui vous rend "juif" au fond. Alors j'ai commencé à lire, à fréquenter la synagogue et toutes sortes de cours. Dans le nord de la Russie où j'avais grandi, il n'y avait pas vraiment de communauté juive. Les seuls juifs que je connaissais faisaient partie de mon entourage. La communauté la plus proche était à 80 kilomètres. Saint-Petersbourg a donc été pour moi la première opportunité de découvrir la vie juive sur un plan communautaire. C'était là mes années d'apprentissage. J'ai commencé à travailler à la synagogue en m'impliquant pas à pas.

Qu'est-ce qui vous a surpris en venant ici, à Esch-sur-Alzette?

Ce qui m'a plu ici, c'est la cohésion : le fait que les gens sont si liés entre eux, à la fois sur le plan familial et amical. L'atmosphère y est bonne. C'est une communauté restreinte, ce qui pose quelques inconvénients : on n'a pas les mêmes ressources, on dépend d'un petit nombre de personnes et le programme qu'on peut développer reste limité. En même temps, sa taille permet de maintenir le contact avec chaque membre de la communauté au lieu d'en rester aux formules de politesse. Une communauté de taille réduite vous réserve également un espace d'expérimentation plus grand. Par exemple, on n'a pas besoin de contacter la direction pour modifier tel ou tel mot dans le livre de prière. Tout va beaucoup plus vite et de façon plus informelle. C'est d'ailleurs la raison principale pour laquelle j'ai choisi de venir au Luxembourg.

Quelle est la composition de la communauté?

À Luxembourg, la communauté est essentiellement francophone, tandis qu'ici elle est davantage anglophone et internationale. Certains travaillent pour les institutions européennes, des organisations internationales ou de grandes entreprises. Ce sont des expatriés. Mais il y a bien sûr également des francophones. C'est la raison pour laquelle je vais devoir apprendre le français (*il sourit*).

«Pendant des années, ma famille a fait partie du Parti communiste» raconte le rabbin Grodensky.



Photos : alain rischard

Au sein de la communauté libérale, «aucune distinction n'est faite entre les sexes ou sur la base d'une orientation sexuelle», explique le rabbin Grodensky.

Le service est en quelle langue?

On se parle en allemand, mais à la synagogue, les prières sont en hébreu et mes interventions en anglais, avec simultanément une traduction en français. C'est un défi : il s'agit d'être suffisamment précis et concis pour pouvoir être traduit. Mais la communauté fait preuve de beaucoup de patience. Mon prédécesseur s'était retrouvé dans la même situation. Ils sont donc en quelque sorte habitués. Il y a beaucoup d'étrangers ici, et on se sent tout de suite chez soi. Il est beaucoup plus facile de s'intégrer ici qu'en Allemagne, par exemple, ou en Autriche, où cela peut prendre des années.

Quelles différences y a-t-il entre les orthodoxes et les libéraux?

La principale différence consiste dans le caractère égalitaire de la synagogue libérale, où les hommes aussi bien que les femmes peuvent participer aux événements et accéder à la fonction de rabbin ou de prêtre. Aucune distinction n'est faite entre les sexes ou sur la base de leur orientation sexuelle. Il y a également une plus grande ouverture en matière de prières ou de pratiques. Nous établissons des ponts entre la conception moderne, scientifique de la réalité et la réflexion théologique. C'est ce qui rend les communautés libérales plus inclusives, plus ouvertes pour des personnes de toutes les origines, dont certaines qui ne sont pas juives, mais se sentent à la maison chez nous.

Vous-même, vous avez épousé un homme sans que cela ne pose problème...

Il n'y a pas de position officielle là-dessus, ni chez les orthodoxes ni chez les libéraux, et comme nous

gay). Mais en Russie, j'appartenais à la communauté orthodoxe et je pensais que mon homosexualité ne pouvait faire partie de moi-même. J'essayais de l'oublier, de l'éliminer. Il s'agissait donc davantage d'une lutte intérieure qu'extérieure. D'ailleurs, personne n'a jamais abordé la

surtout à la société luxembourgeoise. Il s'agit d'être courageux et de regarder en face les pages noires de l'histoire et d'évoquer aussi la question des compensations. Beaucoup de juifs qui s'étaient réfugiés au Luxembourg n'ont rien reçu, alors qu'ils ont tout perdu. Mais il

ger que j'observe c'est qu'en parlant de juifs, on parle d'abord d'une victime de l'Holocauste. Les gens allument la télé et tout ce qu'ils voient concerne Hitler et la persécution des juifs. C'est évidemment impossible à contrôler, mais personnellement, il m'est très important de vivre ici et maintenant dans le présent, sans bien sûr oublier le passé en aidant les gens qui ont besoin de cette expérience thérapeutique de raconter et en étant là pour eux.

« Le judaïsme ne consiste pas seulement dans la commémoration du passé »



Est-ce votre côté russe, bravant les obstacles, qui vous fait dire cela?

Vous savez, pendant la guerre, nous avons perdu tous les membres de notre famille. C'est par chance que mon grand-père a été évacué de Rostov-sur-le-Don, car son train a été bombardé et il a pu s'évader. Mais encore aujourd'hui, entendre l'allemand est très difficile pour lui. Jamais il n'irait visiter l'Allemagne. Malgré tout, la vie continue. Vous aurez des enfants, des petits-enfants, vous bougez un peu et vous devenez peut-être un peu moins susceptible. Moi-même, je pourrais m'asseoir et me répéter combien je suis pauvre : que j'ai perdu ma belle patrie Douchanbé qui était vraiment une ville magnifique et que j'aimais beaucoup. La Russie, c'était le pays où travaillaient mes parents, mais tout cela n'a duré que quelques années. Bien sûr, on ne peut pas le comparer à l'Holocauste et au fait d'être en danger physique. Mais en tant que rabbin, je peux dire que ma génération se sent davantage concernée par le temps présent.

n'avons pas de structure comparable à l'Église, qui décide quelle politique appliquer, appartenir à telle ou telle communauté relève du choix individuel. Il y a une grande communauté à New York, avec un rabbin très influent, une femme, Sharon Kleinbaum, qui est lesbienne et une des personnalités les plus influentes aux États-Unis et dans le monde.

Votre pays, la Russie, est beaucoup moins ouvert...

Bien sûr, et la situation n'a fait qu'empirer avec la nouvelle législation (NDLR: loi antipropagande

question avec moi. Quand vous faites partie d'une communauté religieuse, il y a une certaine intimité et distance entre les gens, qui sont moins directs. C'était donc difficile pour moi, mais moins parce qu'on me mettait la pression que parce que le conflit était intérieur.

Que pensez-vous des excuses adressées par le gouvernement luxembourgeois à la population juive quant à sa collaboration dans la persécution antisémite?

Je pense que ces excuses profitent

ne s'agit pas que des juifs, mais de tous les groupes persécutés. La question fondamentale est de savoir ce qu'est l'identité luxembourgeoise.

On a l'impression que les voix se libèrent enfin.

Il y a en effet ce besoin-là. Sinon à quoi bon tous ces meetings auxquels nous assistons ces derniers temps? Mais il faut maintenir un certain équilibre. Le judaïsme ne consiste pas seulement dans la commémoration du passé, qui représente une part importante de notre histoire et de notre identité. Le dan-

Repères

Biographie Alexander Grodensky est né au Tadjikistan en 1983. Avant de s'orienter vers des études rabbiniques, il obtient un diplôme à l'Académie présidentielle russe d'économie nationale et d'administration (Moscou), puis un bachelier en management à la Lauder Business School de Vienne.

Tadjikistan Pays de l'Asie centrale, il est limitrophe de l'Afghanistan, de la Chine, du Kirghizistan et de l'Ouzbékistan. L'État tadjik indépendant naît au moment où éclate l'URSS, en 1991. La guerre civile qui s'ensuit s'étend de 1992 à 1997

République des Komis La République des Komis ou République komie est une république de la Fédération de Russie. Elle tire son nom des Komis, peuple autochtone finno-ougrien qui représente 25 % d'une population d'environ 900 000 habitants.

Rue du Canal Après la disparition de l'ancienne synagogue d'Esch-sur-Alzette, détruite par les Allemands pendant la Seconde Guerre mondiale, une nouvelle synagogue est construite dans les années 1950, au 52, rue du Canal.

La communauté Après la guerre, la communauté ne compte plus qu'une quarantaine de fidèles, mais augmente considérablement avec l'accueil de juifs libéraux de différentes nationalités. En juin 2015, le Luxembourg présente ses excuses à la communauté juive pour son passé collaborationniste.